

Date de soumission : 03/03/2020

Date d'acceptation : 18/03/2020

Date de publication : 10/05/2020

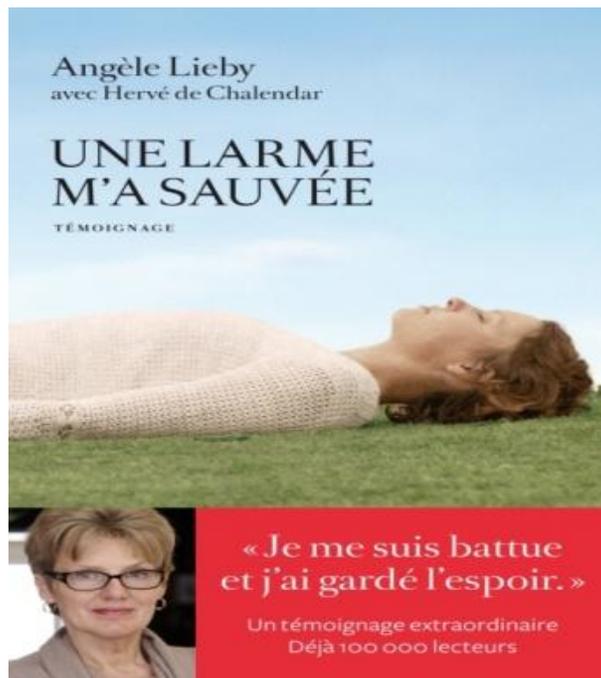
ENTRETIEN AVEC ANGÈLE LIEBY, AUTEURE D'UNE LARME M'A SAUVÉE
« ÉCRIRE, C'EST SOULAGER, APAISER ET CICATRISER SA DOULEUR »

Propos recueillis par Halima Bouari

Halima Bouari

Université d'Ouargla / Algérie

bouariasid@yahoo.fr



LIEBY Angèle (av. De CHALENDAR Hevré). 2012. *Une larme m'a sauvée : témoignage*. Les Arènes. Paris.

Une larme m'a sauvée est une histoire d'un combat qu'Angèle Lieby a mené contre sa maladie. Dans ce livre témoignage Mme Lieby décrit les détails de sa souffrance et de ses émotions à l'hôpital. Elle y met ses maux en mots criant que *les technologies les plus sophistiquées ne suffiront pas à tracer la voie de la guérison*. Loin d'en faire une accusation ou une plainte, elle fait entendre les patients et incite les soignants à se remettre en question. Le livre absorbe son lecteur, tantôt, dans une lecture-vertige où il s'identifie à l'héroïne ou à un autre personnage qui lui correspond, tantôt dans une lecture-leçon où il apprend aussi bien une richesse stylistique (plusieurs figures de styles y sont contenues) qu'une richesse lexicale médicale. Sur ce besoin d'écrire son récit, nous avons eu le plaisir de faire cet entretien avec elle.

Halima BOUARI – : *Qui est Angèle Lieby pour ceux qui n'ont pas encore lu Une larme m'a sauvée ?*

Angèle LIEBY – : Au mois de juillet 2009 je suis hospitalisée aux urgences à Strasbourg pour une migraine persistante. Plongée dans le coma artificiel pour être intubée, je ne me réveille pas. En réalité, je suis consciente; j'entends tout mais je suis incapable de bouger. Je me retrouve prisonnière dans mon propre corps.

Mon combat commence, je suis une battante et je veux vivre ...

H. B. – : *Si vous n'étiez pas atteinte de Bisckerstaff, auriez-vous écrit un livre?*

A. L. – : Certainement pas ...

H. B. – : *Sigmund Freud, Georges Duhamel et bien d'autres ont décrit leur vécu de thérapeutes alors que vous avez raconté votre récit de patiente. Qu'est-ce qui vous a incitée à le faire et pourquoi ?*

A. L. : Je voulais laisser une trace de ce que j'appelle «mon accident de vie ». J'avais une crainte, c'est de ne pas trouver les mots pour exprimer oralement mes souffrances, mes craintes, mes doutes ... Je voulais aussi laisser un message d'espoir pour tous ceux qui souffrent et leur dire que rien n'est jamais perdu, il faut se battre encore et encore.

H. B. – : *L'écrivain fait constamment appel au lecteur dans son processus de production. À qui avez-vous adressé votre livre ?*

A. L. — : Dans un premier temps mon livre était destiné à ma famille. Mais lorsque l'on passe comme moi six mois en réanimation trachéotomisé, certes avec un corps inerte, mais une conscience active, très active même j'ai eu la conviction qu'il fallait que je transmette cette expérience, mais de façon positive. Ce témoignage doit servir le Non Communiquant afin de lui éviter des souffrances inutiles. Il ne faut pas oublier que derrière chaque maladie se trouve une femme ou un homme. Mon livre est également adressé aux soignants et à ma grande surprise, il a eu un très bon accueil. J'ai répondu à de nombreuses sollicitations venant d'hôpitaux universitaires en France et à l'étranger, j'ai participé à des conférences sur l'éthique médicale, j'ai été invitée dans des écoles d'infirmières et dans des établissements de fin de vie.

H. B. — : *Après être sortie du coma, écrire un livre était une idée folle mais pour vous, c'était un projet, un défi. Quand est-ce que l'idée de ce livre commençait à germer dans votre esprit et quand est-ce que vous avez commencé sa rédaction ?*

A. L. — : L'envie d'écrire un livre à germé très tôt dans mon esprit. Dès que j'ai pu bouger mon auriculaire gauche, mon mari me récitait l'alphabet pour former des mots et nous avons réussi à communiquer. C'est ainsi que je lui « parle du livre ». Lorsque j'ai pu tenir un crayon entre les doigts, j'ai commencé à prendre des notes et j'ai rempli des pages et des cahiers.

H. B. — : *Écrire (son témoignage) ou lire (les notes du mari dans le cahier d'écolier vert) est-il un acte de thérapie ? Comment ?*

A. L. — : C'est plus qu'une thérapie. Pouvoir transcrire toutes les souffrances endurées durant des semaines, des mois, toujours sans pouvoir m'exprimer oralement, je vous assure que cela soulage, apaise, cicatrise. C'est le soleil qui triomphe de l'obscurité.

H. B. — : *La souffrance du corps empêche-t-elle de penser ou au contraire le favorise-t-elle ?*

A. L. — : La souffrance du corps n'empêche pas de penser, bien au contraire. Dans mon cas, elle l'a favorisé vu que je ne pouvais exprimer ma douleur. J'ai essayé de faire abstraction, de penser à autre chose, mais la douleur reprenait le dessus et parfois, souvent même, je suppliais intérieurement qu'on abrège, qu'on arrête tout et qu'on me laisse partir en paix... Mais dès qu'il y avait un léger mieux, je remerciais le ciel d'être toujours là.

H. B. — : *Une telle écriture ne favorise-t-elle pas un recul réflexif et une imagination chez le soignant et le préparer à sa profession ? Qu'en pensez-vous ?*

A. L. — : J'ai rencontré de nombreux soignants, de tous niveaux et j'ai été surprise par l'accueil qu'ils m'ont fait. Nous avons eu des échanges patients - soignants parfois surprenants, mais constructifs. Vu les sollicitations qui arrivent encore à ce jour, huit années après la première édition de mon livre, j'ai la conviction qu'il fallait que je transmette mon expérience. Je suis rassurée, dans l'ensemble; le message est passé.

H. B. — : *Dans votre livre, vous affirmez qu'en réanimation, le patient entend et ressent ce qui se passe autour de lui mais il ne réagit pas. Quel message adressez-vous au corps médical pour que ce patient soit rassuré ?*

A. L. — : En ce qui me concerne, j'ai vécu toute une période de mon coma consciemment, mais incapable de communiquer, comme emmurée vivante, plongée dans le noir. Non seulement, j'entendais tous les commentaires des soignants tout comme ceux de ma famille lors des visites mais j'ai également ressenti une grande douleur physique lorsque le médecin a pratiqué des tests destinés à prouver ma mort cérébrale irréversible.

Il faut humaniser l'hôpital pour redonner sa place au patient. Pour être bien soigné, il faut comprendre le soin dont on est l'objet et ressentir un fort sentiment transférentiel, autrement dit, de la confiance dans les soignants. Le devoir du Médecin est de rendre le patient capacitaire, de l'aider à prendre soin de lui.

H. B. — : *Suite à la sortie de votre livre en 2012 et aux invitations sur différents plateaux de télévision, vous-a-t-on proposé une adaptation cinématographique de votre récit ?*

A. L. — : J'ai eu plusieurs propositions pour une adaptation cinématographique de mon livre, mais certaines étaient trop éloignées de la réalité. La société Gaumont Pathé était intéressée mais n'a pas trouvé de partenaire télé pour boucler le budget alors qu'une ébauche du scénario était en cours. Tout cela n'est pas bien grave, il y a d'autres priorités dans la vie. D'autant plus que mon livre est actuellement traduit en une douzaine de langue en Europe ainsi qu'en Russie, en Chine, en Corée et au Canada.

H. B. — : *Avez-vous relu votre histoire après son édition ? Si oui, quelle impression aviez-vous en tenant la version manuscrite et la version éditée ?*

A. L. — : Lorsque mon éditeur m'a envoyé la version éditée, j'ai attendu quelques jours avant de l'ouvrir et de le parcourir. Je ne vous dis pas l'émotion, des larmes et des larmes. Je savais pour avoir été exigeante avec mon éditeur que le livre était la copie conforme de mon manuscrit. Je n'ai pas de honte de dire, j'étais fière de moi, c'était le résultat de pratiquement deux années de travail.

H. B. — : *Après ce témoignage, est-ce que vous continuez toujours à écrire lorsque la vulnérabilité et les émotions négatives s'emparent de vous ?*

A. L. — : Je consacre entre deux à trois heures par semaines à l'écriture, pour le plaisir, et que du positif. Pour moi, c'est comme une évasion du monde qui m'entoure.

H. B. — : *Quelle leçon avez-vous appris de cette expérience douloureuse ?*

A. L. — : On ne sort pas idem d'une telle expérience, je ne vois plus la vie de la même manière. Je veux rallonger le temps et je ne suis plus dans la même sphère que les autres. Je profite de chaque minute de ma vie, j'apprécie et je savoure chaque moment passé avec ma famille ou mes amis. Je sais aussi que le soutien des proches est très important. Grâce à l'amour de mon mari et de ma fille, les pulsions de vie ont été plus fortes que les pulsions de la mort.

H. B. — : *Comment-allez vous Mme Lieby après 8 ans de la sortie de votre livre ? Avez-vous vaincu définitivement votre maladie ?*

A. L. — : Je vais bien, merci. Je pense avoir vaincu définitivement ma maladie bien qu'il me reste quelques séquelles comme les acouphènes et des picotements aux bouts des doigts mais cela n'est pas trop gênant. Pour éviter que les raideurs s'installent, je vais trois fois par semaine en salle de sport en saison; je nage régulièrement et je fais de la randonnée en montagne. Bref, je fais tout mon possible pour garder la forme. Mes amis me disent que je suis plus forte qu'avant... Je suis une femme heureuse, je bénis chaque jour ma chance et je trouve dans l'ordinaire l'exceptionnel.

Propos recueillis par Halima BOUARI, le 18/04/2020